

Première séance

Théorie et pratique, donc.

Faut le faire.

Quand je dis « faut le faire », qu'est-ce que je fais ?

Bien sûr, apparemment, je pousse un soupir de découragement, teinté de protestation ironique devant le programme qui nous impose de traiter en un an, et sous la forme d'un séminaire, d'une telle question, si c'en est une. J'amorce, comme tous les ans – mais rassurez-vous, je n'irai pas au-delà de cette année –, l'analyse critique de la situation qui nous est imposée en vous invitant à ne pas vous contenter de critiquer – en théorie – mais à tenter de transformer effectivement, pratiquement cette situation. Stop dans cette direction.

Mais si vous analysez de façon un peu plus serrée le soupir que j'ai laissé échapper, si vous l'analysez au-delà de ce qu'il peut traduire de lassitude désabusée, de mon côté, d'impuissance déclarée et de renoncement à traiter, dans ces formes, d'un tel sujet, si vous considérez la locution toute faite « faut le faire », si vous la considérez, je dis, mais vous ne pouvez justement pas la considérer, vous pouvez l'entendre seulement, en situation, c'est-à-dire déterminée comme un événement dans un contexte, et selon le contexte, le contexte typé, car il y a des types de contexte et la variabilité contextuelle n'est pas absolument empirique et atypique, elle comporte des possibilités de régulation typique, si donc vous l'entendez dans un contexte typé, il y a au moins deux sens à la locution « faut le faire » dans notre langue, deux accentuations, deux portées. Ça veut dire ou bien :

1) *Première accentuation* (elle nous retiendra assez longtemps) : il ne suffit pas d'en parler, d'en parler ou d'y penser, ou de

promettre, de considérer, de regarder, d'entendre, ou de recevoir passivement, faut le faire, autrement dit, « faut la pratique ». La théorie ne suffit pas, faut la pratique. Mais vous voyez déjà que la difficulté de faire, difficulté qui est connotée dans la locution « faut le faire » qui veut toujours dire « c'est pas facile » parce qu'il ne suffit pas de considérer, regarder, entendre, attendre, recevoir passivement, se contenter d'en parler ou d'y penser ou d'en avoir l'intention, il faut encore le faire et c'est plus difficile, c'est le difficile ; mais cette difficulté, donc, n'est pas seulement celle qui est directement énoncée par ce que je dis quand je dis « faut le faire », elle est déjà dans la difficulté de comprendre (penser, entendre, déterminer, considérer) ce que je veux dire quand je dis « faut le faire ». Vous avez vu – ou entendu – qu'avant même de savoir ce que veut dire « faire », on savait que son sens, son vouloir-dire ne se déterminerait que selon le contexte de l'opposition : faire s'opposait tantôt à penser, se représenter, tantôt à regarder, considérer, tantôt à parler, dire, et encore à plusieurs sortes de dire, de langage, le langage énonçant ce qui est ou le langage énonçant ce qui sera, et ce qui sera sous la forme de la prévision théorique *ou bien* sous la forme de l'engagement et de la promesse. « Je vais le faire » : il ne suffit pas de dire que je vais le faire, faut le faire ; mais « je vais le faire » peut lui-même être une prévision ou un engagement ; en disant « je vais le faire », ce séminaire, je peux annoncer qu'il entre dans mes prévisions de le faire, que c'est seulement à venir, mais aussi bien que je m'engage, par une promesse ou un contrat, à le faire ; et même, complication supplémentaire, dire que j'ai l'intention de le faire ne signifie pas que je promets de le faire ; ce n'est pas la même chose, le même sens, la même intention, si bien que l'énoncé « *je vais le faire* » peut signifier une prévision théorique, ou bien une intention sans engagement et sans promesse, ou bien une promesse ; et on pourrait encore raffiner beaucoup plus, nous le ferons sans doute plus tard. Pour le moment, je me contente de marquer que le « faire » du « faut le faire » comporte, outre la difficulté qu'il dit (« faut le faire »), la difficulté à entendre ce qu'il fait en disant « faut le faire », le faire ne se déterminant que dans une opposition ; et s'opposer à penser n'est pas s'opposer à se représenter, ni à

regarder, ni à parler ou à dire, ni à prévoir, ni à promettre, ni à être passif ; chaque fois, dans chaque instance de l'opposition, « faire » signifie autre chose, et parfois tout autre chose, non seulement parce que « faire » est opposé à penser, ou à savoir, ou à parler, ou à prévoir, ou à promettre, etc., mais parce qu'à l'occasion « faire » peut signifier l'un de ces opposés opposé à l'autre : il ne suffit pas de le penser, il faut le dire – dire revient alors à faire ; il ne suffit pas d'avoir l'intention de promettre, il faut promettre – promettre consiste alors à faire, à agir, à produire, à transformer donc, là où il n'y avait que pensée muette ou discours intérieur ou discours théorique, constatif, etc. Ceci pour annoncer un peu en vrac l'immense difficulté qui se trouve devant nous – comme un problème théorique et/ou comme une tâche pratique. Car s'il faut savoir ce que veut dire penser, représenter, parler, dire, avoir l'intention, théoriser, spéculer, promettre, etc., pour savoir ce que faire veut dire, alors nous ne pourrions pas faire l'économie d'une énorme histoire, qui ne peut être seulement une histoire du sens ou une histoire sémantico-philosophique.

Quand j'ai dit que « faut le faire » ne détermine le « faire » que dans le site opposé, dans la situation oppositionnelle qui le met en regard de xyz (penser, dire, vouloir, avoir l'intention, prétendre, prévoir, promettre), j'avais l'air moi-même de sous-entendre, compte tenu de notre contexte, lui-même déterminé par le programme « théorie-pratique », non seulement que le mot « théorie » peut, dans des contextes déterminants, recouvrir tel ou tel point de la chaîne « penser, dire, vouloir, avoir l'intention, spéculer, promettre », mais, plus précipitamment encore, j'avais l'air de présupposer que « faire » = « pratique ». Or rien n'est moins simple ni moins évident. La valeur sémantique du pratique ou de la pratique, voire de la *praxis*, à supposer même – pure hypothèse pour l'instant – qu'elle soit unifiable, cette valeur sémantique ne se laisse pas recouvrir simplement par ce qu'on appelle « faire », à supposer même que cette valeur du « faire » soit elle-même unifiable. De même que le théorique de la théorie peut jouer sur un clavier allant du *théorein* comme regarder ou (ce n'est pas la même chose) contempler (priviliégiant, comme il est trop facile aujourd'hui d'en faire état, ou affaire d'État, la métaphore du

regard), donc de même que le théorique peut jouer sur un clavier allant de la puissante métaphore optique ou eidétique jusqu'à la pensée, la connaissance, le savoir, le discours, la parole et l'intention opposées à l'action, etc., de même la pratique peut jouer sur un clavier sémantique allant du très riche foyer sémantique de la *praxis* grecque, déjà fort énigmatique (nous le verrons), jusqu'à des valeurs comme acte, action, geste (regard ?), transformation, opération, effectuation, exécution, travail, production, technique (la *technè* jouant sans doute un rôle très important dans cette histoire sémantique), etc. Si l'on tient compte du fait que ces deux – ce que je viens plus ou moins heureusement d'appeler ces deux « claviers » – combinent leurs oppositions, on a affaire à une machine oppositionnelle et à une combinatoire sémantique très complexe.

Devant une telle machine, en elle plutôt, puisque nous n'avons aucun recul absolu devant cet élément sémantico-linguistique dans lequel de toute façon nous sommes, que devons-nous faire ?

Je remarque d'abord que le « que devons-nous faire ? » se propose déjà comme une tâche et un devoir, comme la question délibérant d'une tâche ou d'un devoir dont il faudrait s'acquitter. La question que j'ai posée n'est pas « allons-nous faire quelque chose ? », étant entendu qu'il faut faire, mais *que* faire, qu'est-ce que nous allons faire ? Quel est le contenu de ce qu'il faut faire, devant cette machine, en elle plutôt ? Je reviendrai sur ce « il faut ».

Il y a ici deux types de possibilités, de réponses possibles entre lesquelles, en apparence, nous aurions à choisir. Avant de définir sommairement ces deux types, j'écarte d'abord, je m'écarte moi-même d'une voie qui pourrait être légitime mais dans laquelle je m'ennuierais moi-même sûrement et vous aussi sans doute, c'est la voie que nous avons empruntée l'an dernier à propos de *la vie la mort*¹, voie qui conduisait à mettre en question en général et à travers plusieurs corpus ou champs problématiques la logique oppositionnelle (dialectique ou non) qui, à travers le *et*, rapportait la mort et la vie l'une à l'autre. Déconstruire la logique

1. Jacques Derrida, « La vie la mort », cours de l'ENS-Ulm, 1974-1975.

oppositionnelle (c'est-à-dire philosophique) à propos de « théorie et pratique » serait aussi possible et nécessaire, comme à propos de cette règle des programmes de philosophie qui propose toujours une opposition, une position ou apposition, à penser. Mais le principe de cette déconstruction ayant été une fois indiqué et exemplifié, nous n'allons pas recommencer sur un autre exemple.

Je disais donc : deux possibilités. La première, d'allure plus généalogique, consisterait essentiellement dans une exploration sémantique, voire étymologique. Que veut dire « théorique », que veut dire « pratique », et comment se fixe leur rapport oppositionnel ? On consulterait les dictionnaires, la langue courante, une famille de langues courantes, *la* famille de langues courantes, de langues naturelles dans lesquelles le discours philosophique et scientifique se prend et se détermine, à savoir le grec d'abord (puisque théorie et pratique sont des mots grecs, d'origine, comme on dit, grecque, quoi qu'il leur soit arrivé ensuite), puis le latin (*contemplatio/actio*, etc.), puis l'allemand (*betrachten/wirken* par exemple, pour isoler ces éléments dans l'arborescence), puis le français, le franco-latin (contempler, spéculer/agir, effectuer, etc.).

Cette généalogie arborescente est évidemment très complexe. Elle semble passer par des repères de type textuel au sens classique du mot « texte », et même privilégier les repères textuels philosophiques, intérieurs ou présumés tels, à la tradition philosophique, à ce qu'on présume être l'unité, l'immanence systémique de quelque chose comme l'histoire de la philosophie, à quoi l'on peut ajouter, si l'on veut, « occidentale ».

Je vais prendre quelques exemples – très vite, très sommairement, à titre seulement indicatif, et nous aurons plus tard à reprendre ce travail de façon plus patiente. Si nous cherchons *aujourd'hui* dans quel champ *spécifiquement philosophique* l'opposition « théorie/pratique » est encore active, investie, jugée utile, pertinente, il semble bien que ce soit dans un discours philosophique de tradition marxienne ou marxiste, ou en tout cas dans un discours marqué par cette tradition, comptant avec elle, important ce dont cette tradition a chargé de déterminations conceptuelles le couple « théorie/pratique ». Je ne dis pas que cette opposition n'est investie que dans ce lieu marxiste ou au contact

du marxisme, mais que c'est seulement dans ce lieu qu'elle prend une forme philosophique, au moins en première apparence, celle que le matérialisme dialectique lui donne de manière réglée et systématique. Avec cette intention d'entreprendre une généalogie sémantico-philosophique, on partirait donc de ce lieu, ici, aujourd'hui, et on laisserait de côté, soit comme non pertinents de ce point de vue, soit comme dérivés, les recours qu'on peut faire à ce couple « théorie/pratique » dans le langage courant, langage empirico-approximatif, ne pensant pas rigoureusement, c'est-à-dire conceptuellement (théoriquement) ce qu'il dit, ou le recours qu'on peut y faire dans des domaines comme celui de la science, je veux dire de la science déterminée, des sciences régionales, où l'opposition « théorie/pratique » peut intervenir de façon fréquente et nécessaire, non seulement dans tous les problèmes classiques de théorie et expérience, tous les problèmes épistémologiques de l'expérimentation, ou de l'induction, ou de l'appareillage technique, etc., mais aussi dans les problèmes qui surgissent entre l'ensemble de la recherche scientifique déterminé comme ensemble théorico-technique et le champ de la pratique politique, politico-économique (questions de l'orientation de la recherche, des crédits, de l'appareillage, des ministères de la science, de la collaboration internationale, de l'utilisation à des fins pacifiques ou non de la recherche scientifique, bref tout le problème énorme et fondamental de la « politique de la science » et du statut politique de la théorie scientifique). Tout cela serait laissé de côté comme non spécifiquement philosophique ou en tout cas comme dérivé, dépendant par rapport à une détermination philosophique du problème « théorie/pratique ». De même serait laissé de côté, par exemple, le topos problématique de la psychanalyse : qu'est-ce qu'une théorie pour la psychanalyse, qu'est-ce que la théorie psychanalytique, quel rapport spécifique y a-t-il entre pratique et théorie en psychanalyse ? Qu'est-ce que la pratique psychanalytique a de spécifique ? Et à l'intérieur de la cure, qu'appelle-t-on un « passage à l'acte », etc. ? De même serait laissée de côté, comme régionale et concernant l'usage ordinaire du langage, toute la problématique disons de type anglo-saxon du « performatif » et des *speech acts*, à savoir non pas des

conséquences pratiques de toute sorte que peut avoir un langage théorique (ce qui constitue déjà un énorme et complexe champ problématique : quels sont les effets psychiques, politiques, pédagogiques, etc., d'un discours qui en lui-même serait d'apparence théorique, dirait ce qui est), donc non pas seulement le problème des conséquences ou aussi bien des causes pratiques que peut avoir un discours théorique, mais, de façon plus aiguë, ce que *fait* tel type de discours (par exemple celui que vise Austin sous le nom de performatif) quand ce discours consiste à faire, est en lui-même un acte, comme quand je dis, exemples désormais rituels, « j'ouvre la séance », « je vous nomme chevalier de la Légion d'honneur », « je m'engage à ceci ou à cela », discours qui ne décrivent rien, ne donnent rien à constater ou à connaître, mais font quelque chose et constituent des événements. Dans l'hypothèse de généalogie rigoureusement philosophique où je me place provisoirement pour l'instant, cette problématique du performatif ou des *speech acts* (sur laquelle nous aurons naturellement à revenir) serait écartée et considérée comme dérivée. Naturellement ces trois exemples (épistémologiques, disons, psychanalytiques et logico-analytiques) pourraient être multipliés, et quasiment sans limite : chaque fois qu'un domaine, une région, un lieu se détermine (la pédagogie, la médecine, le sport, etc.), une question « théorie/pratique » se détermine aussi, et la philosophie, quelque intérêt ou importance qu'elle lui accorde, la considère comme dérivée, régionale, dépendante, et raisonne en somme de la façon suivante : il faut d'abord recourir à la détermination conceptuelle la plus générale, la plus fondamentale du couple « théorie/pratique », savoir d'abord ce qu'il en est de « théorie/pratique » en général pour savoir ce qu'il en est ensuite dans ces régions particulières. En somme c'est au philosophe fondamental en tant que tel de savoir (et éventuellement d'apprendre aux spécialistes) ce que veut dire « théorie-et-pratique » en général, le sens de cette opposition en général qui serait sans cesse présupposée dans les champs régionaux que je viens d'évoquer. Quelle que soit la spécificité des usages, ils doivent tous, aussi bien dans l'épistémologie que dans la psychanalyse ou dans les problématiques des *speech acts* ou du performatif, faire signe vers un noyau sémantique commun et

minimal, vers un philosophème implicite que le philosophe, lui, ou le discours philosophique, traite en tant que tel.

Or je disais donc que de ce point de vue là, aujourd'hui, dans les « temps modernes », le discours philosophique qui prend explicitement en charge ou qui investit, pour en faire un motif majeur de sa discursivité, le couple « théorie/pratique », c'est le discours de tradition marxiste, et plus précisément la philosophie matérialiste-dialectique. C'est peu contestable, je crois, quelle que soit la complexité, voire la nouveauté (nous aurons à revenir sur tout cela, bien entendu) du traitement de ce couple dans le ou plutôt les discours marxistes. Compte tenu de ce fait, la généalogie sémantico-philosophique dont nous parlons pourrait par exemple remonter d'un certain état actuel du discours marxiste sur « théorie/pratique » à un « événement » (je laisse à ce mot une grande indétermination pour l'instant), un événement théorique ou pratique, on ne peut le dire qu'à partir de l'interprétation (théorique ou pratique) des rapports entre théorie et pratique, événement qu'on concevra soit comme un nœud, soit comme un déplacement, soit comme une coupure, événement où se constitue quelque chose comme le discours marxiste ou plutôt, disons, la pratique théorique, la pratique-théorie marxiste *comme philosophie*, comme système philosophique autrement nommé le matérialisme dialectique. Toutes les importantes questions du type : le marxisme ou le matérialisme dialectique sont-ils une philosophie ?, y a-t-il ou doit-il y avoir une philosophie marxiste (et dans ce cas, que veut dire philosophie ?) ou bien seulement, comme on en a récemment proposé la formule, un « statut marxiste » de la philosophie ?, le marxisme gagne-t-il ou perd-il à être ou à se présenter encore comme une philosophie, et en quel sens ? – toutes ces importantes et difficiles questions sont évidemment à l'horizon de ce séminaire. Mais pour l'instant, dans cette introduction à peine préliminaire, je me contenterai de quelques repères pour justifier que je prenne mon point de départ dans le discours marxiste actuel ou dans l'état présent du « matérialisme dialectique » *comme philosophie*, comme le mouvement philosophique faisant indispensablement fond sur le couple « théorie/pratique » et mettant en perspective depuis sa propre position

philosophique toute l'histoire de la philosophie et toute l'histoire de ce couple « théorie/pratique ».

Les deux points de repère que je choisirai (mais sans doute pourrait-il y en avoir d'autres : seraient-ils ou non pertinents, apporteraient-ils quelque chose d'essentiellement nouveau ou autre à la démonstration, je ne le crois pas, et c'est pourquoi je me contente de ceux-là, mais je suis prêt à examiner toute autre proposition, bien entendu), les deux points de repère que je choisirai appartiennent à deux discours qui ont ceci de commun, du moins, à défaut du reste, et de commun à tout discours marxiste, qu'ils renvoient toujours, comme à la référence historique, théorique et pratique, à cet événement que je ne saurais qualifier autrement (comment faut-il l'appeler, quel qualificatif lui accorder : théorique, pratique, philosophique ou plus que philosophique, etc. ?), cet événement, donc, qui s'appelle « Thèses sur Feuerbach », et notamment la Onzième Thèse : « *Die Philosophen haben die Welt nur verschieden interpretiert, es kommt darauf an, sie zu verändern* », qu'on traduit en général par :

Les philosophes n'ont fait qu'*interpréter* diversement le monde, ce qui importe c'est de le *transformer* [*verändern* : changer, faire autre, plutôt que transformer, si l'on veut garder au concept de transformation – changement de forme ou de la forme, avec tout ce que cela implique – une pertinence plus rigoureuse]¹.

Nous aurons, pour notre part, dans un style qui n'est peut-être pas celui des problématiques marxistes courantes, à interroger autrement le statut de cet énoncé et à l'accentuer, à l'accentuer de plusieurs manières, à analyser notamment le « *es kommt darauf an* », difficile à traduire, le « ce qui importe » ne retenant qu'une portée de la locution, même si cette portée est précisément importante. Et encore faut-il bien comprendre ce que « important » veut dire, bien

1. « Les philosophes n'ont fait qu'*interpréter* le monde de différente manière, ce qui importe, c'est de le *transformer*. » (Karl Marx, « Thèses sur Feuerbach », dans Friedrich Engels et K. Marx, *L'Idéologie allemande*, tr. fr. R. Cartelle et G. Badia, Paris, Éd. Sociales, 1965, p. 98.)